REVUE DE PRESSE
DO THE RIGHT THING DE SPIKE LEE

SORTIE CINÉMA LE 22 JUIN 2016

« Un film marquant, emblème de la culture noire-américaine des années 80 »
LES INROCKS

« Un pilier de la culture sneakers, ayant profondément marqué »
TÉLÉRAMA

« Un des grands films de Spike Lee, son film phare »
FRANCE CULTURE

« Ce film mythique résonne comme un prélude à toute l'œuvre du réalisateur »
RADIO NOVA

« La qualité du film réside dans la finesse de son point de vue politique,
ses inventions esthétiques permanentes. »
CRITIKAT

« Un film magistral »
ÀVOIR-ÀLIRE

« Une tragi-comédie vibrante,
érigée au rang de classique du cinéma contemporain »
DVD CLASSIK

« Un des films américains les plus marquants de ces dernières décennies »
PARISCOPE

les inRocKuptibles

Splendor Films

1989
Do the Right Thing de Spike Lee

Jeune trentenaire noir-américain, le cinéaste fait sensation au Festival de Cannes avec son troisième long métrage : *Do the Right Thing*. Le film suit pendant vingt-quatre heures la vie d'un quartier embrasé par les conflits raciaux. Galvanisé par sa bande-son hallucinante signée Public Enemy, par son style MTV infusé à la grammaire des clips gansta-rap et par ses images d'un Brooklyn encore préservé de la gentrification, *Do the Right Thing* capture l'essence d'un pays en pleine mutation. Dans la foulée de son fort retentissement, une nouvelle vague d'auteurs noirs apparaît : John Singleton *(Boyz in the Hood)*, Allen et Albert Hughes *(Menace II Society)*. Le film est ressorti en salle le 22 juin.

Par Romain Blondeau et Jean-Marc Lalanne, Mercredi 29 juin 2016, n°1074

les inRocKuptibles

Comment *Do The Right Thing* est devenu culte

Par Serge Kaganski (le 22 juin 2016)

Film emblème de la culture noire américaine des années 80, l'influence du troisième long-métrage de Spike Lee a essaimé jusque dans la cinéma français. Le film ressort en salles cette semaine.

Presque trente ans après, *Do the Right Thing* reste un film marquant, tant du point de vue socio-politique que de l'affirmation de la culture noire américaine et de l'émergence d'un talent important du ciné US. Le film de Spike Lee s'inscrit dans la règle des trois unités de la tragédie, racontant une chaude journée d'été dans un pâté de maisons du quartier noir de Bedford-Stuyvesant, Brooklyn, NY.

Autour de la pizzeria du coin évoluent les tenanciers italos-américains, leur livreur Mookie (joué par Spike Lee), les épiciers coréens récemment arrivés, ainsi que diverses figures locales parmi lesquelles le paisible Mayor, l'énervé Buggin out, le mélomane hip-hoppeur Radio Raheem et un coryphée pagnolesque composé de trois papys sur leur chaise commentant la vie du quartier.

Chronique de quartier

Le ton est à la chronique urbaine, pittoresque, humoristique, rehaussée de couleurs vives, d'angles de caméra ludiques, de costumes streetwear et de graffitis street-art, d'argot folklorique et de musique hip-hop. Dans un style très affirmé (parfois trop superficiellement voyant), Spike Lee tente d'inventer un cinéma noir américain contemporain, sorte d'équivalent filmique du rap.

A l'époque, le rap est incarné par Public Enemy, formation ultra-politisée, influencée par Malcolm X, dont l'hymne *Fight the Power* ("*Combattons le pouvoir, le système*") figure dans la bo. Au-delà de son esthétique black pop, *Do the Right Thing* est donc chargé en son cœur d'un contenu politique brûlant, motivé par l'affaire de Howard Beach où trois jeunes Noirs avaient été tabassés à coups de battes de base-ball par une bande italo-américaine. La justice s'était montrée très clémente avec les agresseurs, malgré la mort d'une des victimes.

L'idée du film est venue de cette injustice à caractère racial. Sa tonalité de chronique sympathique est donc bientôt assombrie par une montée de tension autour d'une banale affaire de photos : les pizzaïolos affichent dans leur boutique des clichés de Sinatra, Stallone ou Sofia Loren, mais aucun héros noir alors que leur clientèle est majoritairement afro-américaine.

Canicule aidant, les choses s'enveniment jusqu'à l'émeute, déclenchée par Mookie qui balance une poubelle dans la vitrine de ses employeurs. Le film se conclut sur deux citations, l'une de Martin Luther King condamnant la violence, l'autre de Malcolm X la justifiant, Spike Lee laissant au spectateur la liberté de réfléchir et d'éventuellement choisir entre les deux options.

Écarté du palmarès cannois

Malgré cette double citation œcuménique, laissant les choses ouvertes, le film suscite la controverse. Au Festival de Cannes 1989, *Do the Rght Thing* est l'un des favoris pour la Palme mais se retrouve fanny au palmarès. Le président du jury cette année-là, Wim Wenders, plutôt d'obédience Luther King que Malcolm X, a apprécié le film mais pas la séquence finale de l'émeute. Aux Etats-Unis, le débat est chaud. Certains, tel Joe Klein dans le *NY magazine*, considèrent que la séquence finale est une incitation à la sédition pour les populations noires, comportant un risque de violence et d'implosion de la société américaine. Malgré tout, les critiques les plus influents du pays accueillent très favorablement le film. Vincent Canby du *NY Times* écrit : *"Dans tous les débats honnêtes, solennels et sérieux sur l'aspect socio-politique du film, on oublie une chose : c'est un film sensationnel"*.

Dans *Rolling Stone*, Peter Travers souligne que "*rien ne nous avait préparés à la décharge d'émotion brute qui explose dans ce baril de poudre"*. Le regretté Roger Ebert estimait pour sa part que *Do the right thing* était "*de tous les films de notre temps celui qui s'attelle le plus fermement à une réflexion sur l'état des relations entre ethnies en Amérique"*. Il concluait que "*le film ne choisit pas son camp, il est équitable avec les deux camps en racontant une histoire qui se passe dans une société qui elle ne l'est pas – équitable"*.

27 ans d'influence massive

Il est clair que *Do The right thing* a inspiré toute une génération de cinéastes noirs américains comme John Singleton (*Boyz 'n' the hood*) ou les frères Hughes (*Menace II Society*), qui se sont emparés du cinéma pour porter sur les écrans une voix noire punchy, affirmative, revendicatrice. Avant Spike Lee, les Noirs étaient bien sûr présents dans le cinéma américain y compris dans le système hollywoodien. Il y avait bien sûr la blaxploitation des années 70, ou des superstars comme Eddy Murphy, mais consciemment ou pas, ils étaient toujours apolitiques, ou instrumentalisés par le business, majoritairement blanc.

Avec *Do the Right Thing*, c'était la première fois qu'un Noir faisait un film en contrôlant tous les aspects (écriture, réalisation, production) et en portant le fer politique dans l'une des plaies sociales du pays, en synchronisme avec ce qui se passait dans le rap. Singleton ou les frères Hughes ont bien retenu la leçon, mais pas qu'eux. L'aura de Spike Lee a traversé l'océan pour infuser le cinéma français. Des films comme *La Haine* de Mathieu Kassovitz ou *Ma 6-T va cracker* de Jean-François Richet (et tous les films sur les quartiers qui se sont faits dans la foulée donnant lieu au sous-genre français du "banlieue-film") viennent entre autres de *Do the Right Thing* : même ancrage urbain populaire, même regard sur les tensions ethniques et sociétales, même style empruntant à la pop culture de la rue, même portée politique.

Le film de Spike Lee a rayonné jusque dans la sous-culture mainstream si on veut bien considérer qu'une série populaire comme *Plus belle la vie* a elle aussi quelque chose de *Do the Right Thing* en tenant la chronique d'un quartier rayonnant autour de son commerce central, le bar du Mistral prenant la place de la pizzeria de Sal (même si la teneur politique du feuilleton est beaucoup plus light et consensuelle) : il y a une certaine logique à cela puisque certains critiques avaient noté que le film de Spike Lee évoquait les films du Marseillais Pagnol*, PBLV* bouclant ce circuit des influences.

Rattrapé par l'actualité française

Do the Right Thing est peut-être encore plus d'actualité aujourd'hui qu'au moment de sa sortie. Aux Etats-Unis, les jugements partiaux selon la couleur de peau des prévenus ou des victimes se sont tellement multipliés que les Américains se sont révoltés, des émeutes de Ferguson aux manifs de NY et LA. La présidence d'Obama a tout changé symboliquement, mais pas grand-chose sur le terrain. Il y a 27 ans, la question des tensions raciales était surtout américaine. En France, nous étions encore solidement assis sur notre système (ou notre mythe ?) républicain, laïc, intégrateur, faisant de chaque individu un citoyen égal aux autres en droits et devoirs, quelle que soit sa couleur de peau.

Depuis, la crise économique durable, la permanence des ghettos urbains, la détérioration du tissu social, les processus de relégation, le 7 janvier et le 13 novembre sont advenus, mettant à l'épreuve notre éthos républicain et rouvrant toutes nos fractures sociales, ethniques, religieuses. A l'époque, *Do the Right Thing* était spécifiquement américain. L'évolution de la société française a rattrapé le film : aujourd'hui *Do the Right Thing*semble parler aussi bien de Saint-Denis, des Minguettes ou du XIearrondissement de Paris que de Bedford-Stuyvesant.

Télérama

Pourquoi *Do The Right Thing* est un pilier de la culture sneakers?

Par François Chevalier (le 22 juin 2016)

A l'occasion de sa ressortie en salles, retour sur une scène culte du film de Spike Lee qui a profondément marqué les fanatiques de chaussures de sport dès les an-

Avec *Do The Right Thing*, *« Spike Lee devenait le chef de file du cinéma noir américain d'aujourd'hui : des rythmes rap du groupe Public Enemy au look de ses personnages, adeptes d'une mode street-wear colorée et authentique, [ce film] reflète une nouvelle culture urbaine et prend la température de la rue new-yorkaise. »* Voilà ce qu'écrivait *Télérama* au sujet du quatrième film du réalisateur, sorti en 1989, et qui retrouve les salles en version remastérisée ce mercredi 22 juin.

L'émergence de la culture hip-hop

En effet, si le film de Spike Lee stigmatise les tensions raciales qui animent le quartier de « Bed Stuy » dans le Brooklyn des années 1980 où cohabitent plusieurs communautés (Afro-américains, Italiens, Portoricains…), *Do The Right Thing* est également le reflet de la culture hip-hop (et de ses codes vestimentaires), en plein essor aux Etats-Unis, à cette époque. Outre une galerie de figures pittoresques qui déambulent dans Brooklyn — cf Radio Raheem, le géant black et son ghetto blaster vissé sur l'épaule qui crache *Fight The Power* ou encore Mister Señor Love Daddy, l'animateur radio interprété par Samuel L. Jackson — une scène a particulièrement marqué les esprits des collectionneurs de sneakers.

On y voit Buggin' Out, interprété par un Giancarlo Esposito (alias Gustavo Fring, le puissant baron de la drogue dans *Breaking Bad,* c'est lui !) méconnaissable, se faire « ruiner » une paire de Air Jordan IV flambant neuve par la roue d'un cycliste blanc arborant un maillot des Boston Celtics. Un détail pas anodin quand on sait que Spike Lee est un immense fan des New York Knicks, rivaux des Chicago Bulls de Michael Jordan, l'icone du peuple noir américain et que les Celtics de Larry Bird incarnaient l'équipe « blanche » par excellence. Particulièrement agacé par cet incident, Buggin' Out tentera par la suite de nettoyer ses baskets avec une brosse à dents (non, ne riez pas, c'est une pratique courante chez les *sneakerheads*). Cette astuce vise à donner l'impression de porter des chaussures neuves, tout juste déballées de leur boite d'origine.

– "La Air Jordan IV qui était la Rolls des chaussures de sport, car c'était la première paire à coûter plus de 100 dollars"

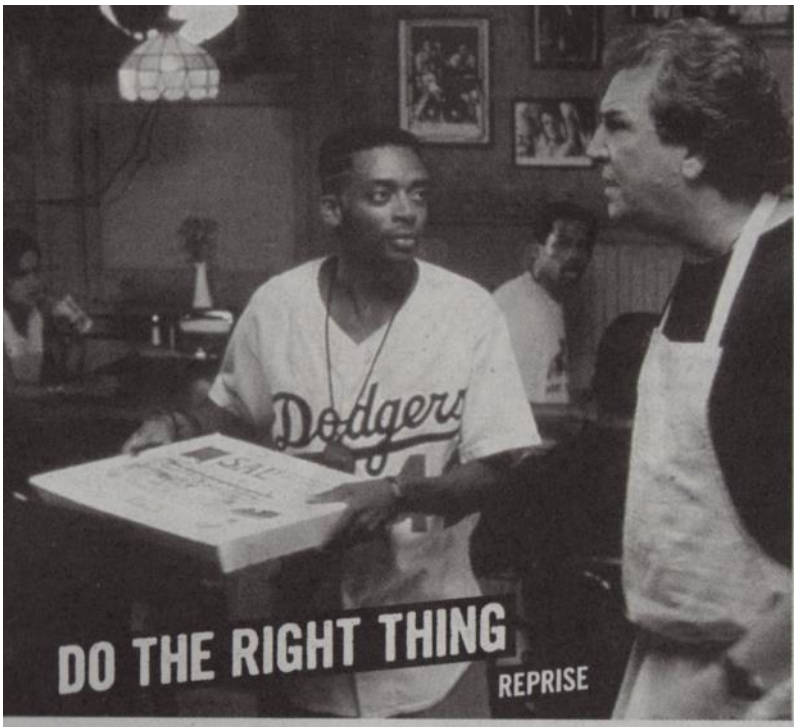
Tex Lacroix, spécialiste des cultures urbaines, nous explique pourquoi cette scène est passée à la postérité. *« C'est la première fois que la culture sneakers émergente apparait de manière aussi frontale dans une scène de cinéma. Elle a eu un impact immédiat, y compris en France. On voit l'obsession de Buggin' Out pour conserver ses baskets propres. La Air Jordan IV, première paire à coûter plus de 100 dollars, était la Rolls des chaussures de sport »*

Au delà de l'importance accordée au look qui peut paraître futile pour les non initiés, Spike Lee profite également de cette scène pour se moquer de son personnage un tantinet sanguin qui prétend *« être dans son quartier »* (circonstance aggravante pour l'auteur du « délit ») et tourner en dérision les tensions communautaires. Buggin' Out oublie un peu vite que Brooklyn a historiquement accueilli plusieurs vagues migratoires et que le quartier n'appartient en réalité à personne.

Revoir cette joute verbale rappelle aussi combien il était difficile pour les Européens de se procurer les vêtements vus dans le film. « *Dans cette ère pré-internet,* "Do The Right Thing" *était, pour beaucoup de gens de ma génération, un moyen de se connecter à la culture hip-hop américaine,* poursuit Tex Lacroix. A *l'époque, pour trouver son style, il n'y avait que les pochettes de disques et les clips. Dans ce film, on trouve le* "full package". *Sauf que la plupart des sapes étaient quasiment introuvables en France (rires). »*

Une époque effectivement révolue à l'heure où la moindre paire de baskets est à portée de clic.

Paris • Ile-de-France
pariscope



DO THE RIGHT THING

REPRISE

Eté 1989, un jour de grande chaleur, entre quelques rues de Brooklyn, une pizzeria et ses alentours sont le théâtre d'une vie de quartier turbulente, animée, presque explosive. Plus de vingt-cinq ans après sa sortie, le meilleur film de Spike Lee n'a pas pris une ride. Etude de caractères, mais aussi réflexion très pertinente sur les conflits culturels, ce condensé de street culture survolté est un geste cinématographique percutant. De la BO soigneusement agencée (incluant une superbe partition de Bill Lee) au casting incroyable en passant par nombre de répliques devenues culte, « Do the Right Thing » s'impose encore aujourd'hui comme un des films américains les plus marquants de ces dernières décennies. • F.-X.T.

l'officiel des spectacles
DU MERCREDI 22 AU MARDI 28 JUIN 2016 N°3626

DO THE RIGHT THING (1989 – 2h00)
États-Unis. Couleur. De Spike Lee. Avec Danny Aiello, Ossie Davis, Ruby Dee, Richard Edson, Giancarlo Esposito, Spike Lee.

• ***Drame :*** Malgré la canicule qui écrase la mégapole new-yorkaise, les habitants d'une rue du quartier de Bedford-Stuyvesant vaquent à leurs occupations habituelles. Il y a Sal, d'origine italienne, qui tient une pizzeria avec Vito et Pino, ses deux fils. Mookie, l'employé amoureux de Tina. Da Mayor, un vieil alcoolique qui traîne dans les rues et Smiley, un bègue qui tente de revendre des vieilles photos de Martin Luther King et de Malcolm X. La vie aurait pu continuer ainsi sans un banal incident qui déchaîne soudain les tensions raciales. En effet, un jour, Sal oblige un voyou du quartier à éteindre son radiocassette qu'il fait hurler à longueur de journées.

• Pour son 4e long-métrage, Spike Lee retrouve ses fidèles collaborateurs comme le producteur Monty Ross et le monteur Barry Alexender Brown qui ont travaillé avec lui dès ses débuts. Présenté au 42e Festival de Cannes présidé par Wim Wenders, **Do the Right Thing** n'a remporté aucun prix, ce qui n'a pas manqué d'énerver Spike Lee.

Grand Action 5e (vo) – **Publicis Cinémas 8e** (vo) – **Orsay 91** (vo) – **Aulnay-sous-Bois 93** (vo) – **Montreuil 93** (vo)

"DO THE RIGHT THING" RESSORT EN SALLES !

Par Sophie Marchand (le 21 juin 2016)

Découvrez la version remasterisée de ce film culte de Spike Lee.

Do The Right Thing, c'est l'histoire d'un été où les esprits s'échauffent, d'un quartier de Brooklyn en plein mois de juillet, un jour particulièrement chaud. Ce climat est propice aux discussions entre les personnages qui font de ce film une œuvre culte qui synthétise l'esprit des années 80, la gouaille new yorkaise et qui raconte la coexistence des différentes communautés.

Mookie, Sal et Pino, Da Mayor ou Mother Sister : ce film est autant un portrait de l'époque qu'une incroyable galerie d'excentriques, de caractériels, de jeunes filous. Mais le débat porte plus loin que le bout de la rue, s'interrogeant sur la condition des noirs américains, et ce film mythique résonne comme un prélude à toute l'œuvre du réalisateur, prise dans un conflit entre la haine et l'amour.

Alors que Spike Lee continue d'interroger frontalement la société américaine, le film ressort ces jours-ci. Sans doute parce qu'il pose des questions qui nous intéressent encore aujourd'hui, peut-être parce qu'il nous replonge dans une époque culturelle et un contexte social particuliers, et plus simplement parce que c'est une œuvre géniale qui mérite d'être restaurée tant elle est d'autant plus juste aujourd'hui.

Fight the Power, grâce à *Do The Right Thing*, c'est encore le meilleur que l'on puisse espérer pour cet été 2016.

FIÈVRE URBAINE

Par Axel Scoffier (le 21 juin 2016)

Une grosse pomme au four » : c'est ainsi que l'un des personnages de *Do the Right Thing* décrit New -York en pleine canicule estivale. Big Apple, en effervescence, cherche l'ombre et le rafraîchissement, vit dans la rue au bruit du *ghetto blaster* et connaît, sous cette pression atmosphérique et sonore, une escalade de tension intercommunautaire. Sorti en 1989, *Do the Right Thing* est alors le quatrième long métrage du New-Yorkais Spike Lee, son quatrième aussi sur les questions raciales. La qualité du film, par-delà son sujet, réside dans la mise en scène épidermique des rapports sociaux de proximité, la finesse de son point de vue politique, et ses inventions esthétiques permanentes, en particulier dans son usage de la bande-son. Près de trente ans plus tard, la grammaire de ce *hood movie eighties* garde sa pertinence.

Température

« Today's forecast for you : hot ! (...) and the color for today is : black ! » **[1]** s'écrie au petit matin l'animateur de la radio locale, Mister Señor Love Daddy, campé par Samuel L. Jackson. De fait, les tons sont sépias, les contrastes marqués, les peaux moites. La vie du quartier multiculturel, où se rencontrent communautés noire, italienne, juive, asiatique, est filmée au court d'une longue journée, vibre de ses discussions de rue, ses petits boulots, ses disputes quotidiennes. Mookie, figure centrale et passeur intercommunautaire du film (Spike Lee), livre des pizzas pour les Italiens Pino et Sal ; son ami Buggin Out s'insurge contre la présence de figures italienne aux murs du restaurant, qui ne vit pourtant que par la consommation de la communauté noire. On s'échauffe, chacun campe sur ses positions, les oppositions se tendent, et le son du blaster de l'attachant Radio Barjo exacerbe l'impatience de Pino. Une très belle scène d'arrosage pose la célèbre bouche d'incendie new-yorkaise à la fois en centre de jeu et en potentiel objet de conflit : lentement, le melting-pot de Brooklyn bascule en chaudron infernal, champ de bataille d'une émeute urbaine en devenir.

Fight the power

Les conflits de voisinages et la difficulté d'habiter ensemble sont approchés de manière chorale, ce qui rend un grand service au film politique qu'est *Do the Right Thing* : sans rien sacrifier à sa violence, il peut ainsi multiplier les accroches et rendre compte de la complexité de cette double équation raciale et spatiale. Une même communauté est représentée par une multitude de personnages, en particulier la communauté noire (les jeunes, les vieux, le clochard, les travailleurs, les oisifs...) aux avis divergents, aux propos tantôt mesurés, tantôt extrêmes, qui incarnent la parole de la rue et ses contradictions.

Les formes cinématographiques choisies permettent de mettre en scène le racisme sans l'endosser, comme lors de cette fameuse séquence où clichés et insultes sont directement adressées par les personnages à la caméra dans un travelling avant frontal, dans un long tunnel de litanies racistes. Chaque scène du film est construite alors comme l'étape d'une escalade de tension, le film reconstituant ainsi la complexité d'une montée vers l'émeute. Deux citations concluent le film, laissant le spectateur face au choix moral d'adhérer ou non au mouvement de révolte : celle de Martin Luther King, condamnant l'usage de la violence (« Violence ends by defeating itself. It creates bitterness in the survivors and brutality in the destroyers » **[2]**) ; celle de Malcom X, défendant à la violence comme seule forme de clairvoyance : « I don't even call it violence when it's self-defense, I call it intelligence. » **[3]**

Ghetto blaster

La véritable force du film est de parvenir montrer le pouvoir (politique) de l'art, incarné par la musique. *Do the Right Thing* s'apparente en effet à un véritable drame musical : tout au long du film, l'accompagnement de l'image par un jazz goguenard joue de contrepoints, d'effets de balancier, commente et démonte les situations. La musique est le point de départ du conflit, c'est aussi le lien social du quartier, en la personne du DJ, « your voice of choice », qui sert ponctuellement de voix off au film. Surtout, dès l'introduction, Spike Lee propose une expérience visuelle et sonore funk autour d'une danse libre de Rosie Perez, sorte de « Soul Train » *in situ* mêlant chorégraphie afro-américaine et boxe sur le titre « Fight the Power » de Public Enemy. Au-delà de la puissance visuelle de la séquence (lumières colorées sur body en lycra), jouant des torsions corporelles comme de formes géométriques abstraites, cette scène exprime la possibilité, dans la danse, d'une fusion entre art et combat. Une proposition que le film lui-même ne contredirait pas.

Notes

[1] « Prévisions météo du jour : chaud ! et la couleur du jour est : noir ! »

[2] « La violence finit par se battre elle-même. Elle créé de l'amertume celui qui la subit et de la brutalité chez celui qui l'exerce. »

[3] « Je n'appelle même pas ça de la violence quand il s'agit d'autodéfense. J'appelle ça de l'intelligence. »

DO THE RIGHT THING - LA CRITIQUE

FILM CULTE

Par François Bonini (le 2016)

Spike Lee signe un film magistral sur un quartier-monde qui bascule dans la violence.

L'argument : A Brooklyn, au croisement de deux quartiers, c'est littéralement le jour le plus chaud de l'année. Cette chaleur estivale va bientôt cristalliser les tensions raciales entre noirs et blancs. Mookie, un jeune afro-américain, travaille comme livreur de pizzas pour les italos-américains Sal et Pino. Tout au long de la journée, alors qu'il livre le voisinage, il va se retrouver au centre de l'action, croisant toute une galerie de personnages : un handicapé vendant des photos de Martin Luther King ; Radio Borjo, un voyou se baladant avec sa radio sur le bras ; l'animateur d'une station radio locale ou encore un vieux chef de quartier alcoolique dont l'unique conseil est "fais la chose juste". Une dispute entre Sal et Radio Borjo tourne bientôt en émeute…

Notre avis : A voir ses derniers films, on oublie que Spike Lee a été une voix originale du cinéma américain, et *Do the right thing* fait partie du meilleur de son œuvre, peut-être même en est-il la plus belle expression. S'appuyant sur un impeccable scénario qui brasse un grand nombre de personnages parfaitement dessinés et qui retrouve les trois unités de la tragédie, Le cinéaste excelle à créer une atmosphère moite : on insiste beaucoup dans les dialogues sur la chaleur, mais cette chaleur se ressent presque physiquement tant elle imprègne les corps et les esprits.

La première séquence montre une jeune fille qui danse avec hargne, et que le montage transforme tout à coup en boxeuse : tout est déjà présent, cette violence inattendue et pourtant prévisible, annoncée par les multiples micro-conflits qui touchent tous les personnages, mais aussi par des plans débullés, des visages déformés en grand angle ou des contre-plongées. Pendant un temps, la violence est désamorcée : des incidents surviennent et se dénouent (une « Jordan » écrasée, une auto arrosée), mais la tension est là, persistante et poisseuse. Ou plutôt les tensions, tant chaque personnage porte en lui des disputes virtuelles ou exprimées : tensions raciales, haines recuites, discussions sans fin. Spike Lee excelle à croquer des caractères, définis en quelques plans et tous identifiables : certaines figures, comme le vieux Mayor, ont un rôle de spectateur ou de commentateur ; c'est lui qui très tôt prononce la phrase qui donne son titre au film (« Always do the right thing »), qui prend évidemment un sens ironique par la suite.

La principale difficulté, habilement résolue par le cinéaste, est de donner une cohérence à cette œuvre chorale qui brasse tant de personnages mais aussi d'influences ; car les références abondent : elles concernent le cinéma (du « love/ hate » issu de *La Nuit du chasseur* aux adresses modernes à la caméra, avec ce travelling avant qui aboutit à un visage proférant des insultes), mais aussi la société de son temps. Lee y enregistre un monde qui change, peuplé d'égocentriques en tension, inaptes à l'empathie ; les idéaux y sont inexistants ou réduits à des photos dérisoires (un « mur de célébrités » dont les Noirs sont absents) et les discussions tournent en rond, maintes fois ressassées. À l'image du vendeur d'images, c'est tout un univers qui bégaie et ratiocine sans fin : le langage ne sert plus à se comprendre mais à se provoquer indéfiniment. Il ne peut donc contenir la violence latente et ne fait que l'exacerber. Certes, pour équilibrer le film, Lee propose des moments calmes (la douche sous la borne-fontaine, la vente de glaces) mais ils sont rares et ne représentent que de faibles respirations dans un ensemble excessivement tendu.

En toute logique, cette violence contenue finit par éclater, aboutissement prévisible d'une série de faits qu'un destin transforme en engrenage ; le prétexte en est mince et les conséquences démesurées. Rien ne peut alors s'opposer à l'embrasement et à la destruction : même « Mother sister », qui apparaît au début comme une sage, participe à l'émeute et l'encourage. Et dans cette société que Lee regarde avec un pessimisme sans faille, les institutions ne jouent plus leur rôle : le « maire » est un ivrogne, la police tue, les pompiers utilisent leur lance pour disperser la foule plutôt que d'éteindre l'incendie. Et le matin suivant, dans les ruines encore fumantes, la même chaleur, le même discours radiophonique, les mêmes disputes : tout est prêt pour recommencer. Les deux citations finales, contradictoires, posent et élargissent le problème de la violence, donnant une résonance particulière à cette histoire « exemplaire ».

DVDCLASSiK

DO THE RIGHT THING de Spike Lee

ANALYSE ET CRITIQUE

Par Jean-Gavril Sluka (le 22 juin 2016)

L'HISTOIRE

Brooklyn, 1989, au pic d'une vague de chaleur, Sal (Danny Aiello) maugrée aux fourneaux de sa pizzeria située dans le quartier noir, qu'il fait tourner avec ses deux fils. Son livreur, Mookie (Spike Lee), voudrait pour des raisons personnelles toucher sa paye dans la journée, et non le soir à la fermeture de l'établissement. Autour d'eux, une journée comme une autre, avec les passages sur le pavé de Radio Raheem et sa boombox (Bill Nunn), Da Mayor, ivrogne grandiose (Ossie Davis). Bref, la vie comme elle va. Jusqu'à ce que Buggin' Out (Giancarlo Esposito), un client revendicateur, échauffé par la canicule, ne demande à Sal pourquoi il n'y a que des Blancs affichés sur le *Wall of Fame* de sa pizzeria...

De la description des évènements typiques présidant à une émeute dans les "ghettos", **Do the Right Thing**tire une tragi-comédie vibrante, érigée depuis sa sortie au rang de classique du cinéma contemporain. Projeté à Cannes, le film obtiendra un retentissement asseyant la notoriété d'un cinéaste engagé, aux prises directes avec les multiples ramifications de la question noire en Amérique - et son corollaire, l'oppression de classes par une minorité dirigeant le pays. Wim Wenders, président de l'édition 89, déclarera ne pas lui accorder la Palme en raison du rôle qu'y interprète Spike Lee lui-même, insuffisamment « *héroïque* » selon ses termes. La réaction d'un cinéaste peu connu pour esquiver les polémiques ne se fera pas attendre, d'un ton outrageusement provocant (« *Wim Wenders had better watch out 'cause I'm waiting for his ass. Somewhere deep in my closet I have a Louisville Slugger bat with Wenders' name on it* »). Son incarnation de Mookie le livreur (qu'il reprendra comme second rôle en 2012 dans **Red Hook Summer**) rappelle quel formidable acteur comique Lee peut être dans ses propres films. Cet humour n'offre pas qu'un simple contrepoids à la gravité, l'urgence, de son œuvre, mais en renforce la force de frappe, l'acuité colérique. Revoir **Do the Right Thing**, ses altercations à répétition, son escalade de malentendus, c'est d'abord être saisi par à quel point le film peut se montrer incroyablement drôle... avant de basculer sans prévenir dans une brutalité, un chaos, qui laissent pantelant, émotionnellement dévasté.

Film pleinement de son époque... Peu d'autres titres furent autant débattus en 1989, alors que celui-ci occupait la première place du classement annuel de la rédaction des *Cahiers du Cinéma* (on espère qu'elle s'en souviendra pour la sortie de **Chi-Raq**). Son esthétique met en avant, autant qu'elle popularise, la culture hip-hop, ses codes vestimentaires, langagiers, musicaux bien entendu. Lee amène sur le devant de la scène des quartiers dédaignés, des populations occultées depuis trop longtemps par la fiction dominante. Film en avance sur son époque, dans le même temps... On y évoque, déjà, la gentrification de Brooklyn (le nom de Trump est convoqué à ce sujet). Le mécanisme programmatique dans les quartiers défavorisés de révoltes partant d'incidents pour ainsi dire mineurs jusqu'à la réponse en violence policière s'y voit disséqué avec exactitude. Négation d'un melting-pot effectif, l'œuvre de Lee montre une Amérique de classes, stratifiée jusqu'à la haine (voir l'échoppe Coréenne ici au plus bas de l'échelle alimentaire), prête à exploser à température critique. Un pays constamment aux abords de la guerre civile, aux blessures historiques encore vives.

Par une chronique se cristallisant en la destruction d'un restaurant après la mort d'un habitant, Lee donne visages et voix à ses voisins. Du chœur antique constitué par trois picoleurs observant le quartier de leurs chaises aux fils de Sal, l'un raciste aigri (John Turturro), l'autre relativement intégré (Richard Edson), en passant par la belle-famille de Mookie ou les jeunes du coin, chacun prend la parole à son tour, transmet son humeur, sa vision de l'existence. Loin d'interdire la nuance, la forme didactique de Lee lui permet d'offrir une clé de compréhension de chacun (ce qui n'équivaut pas à un acquiescement), de varier les points de vue qu'il synthétise par le montage, le passage systématisé d'un personnage à un autre. **Do the Right Thing** entend donner la vision la plus complète possible de comment, dans un quartier donné, chacun aborde le problème structurel du racisme aux Etats-Unis. Il offre un recul de panorama dans lequel inscrire la manière dont des évènements "anecdotiques" (salir par son passage en vélo une paire de Air Jordan neuve, rabrouer trop vivement un certain client, prendre la décision fatale d'ouvrir plus tard aujourd'hui, etc.) mènent à une tragédie collective.

A ce jour, Danny Aiello et le metteur en scène entretiennent une querelle amicale sur le sens du film - le premier défendant son personnage, le second le considérant comme responsable du désastre qui finit par s'abattre sur lui. Ni l'une ni l'autre de ces positions ne sont absurdes. Pour Sal (Aiello), il va de soi d'exposer (mais aussi de n'exposer que) des Italo-Américains sur le mur du lieu associé s'il en est à leur propre culture (une pizzeria). Seulement ce ne sont pas des Italo-Américains qu'un client énervé voit - mais une hégémonie de têtes blanches dans un lieu fréquenté par des Afro-Américains toute la sainte journée. Lee est coutumier des désaccords avec ses amis, de discussions prolongées parfois sur des années concernant une mésentente décisive (Samuel L. Jackson devrait en savoir quelque chose). Loin de ne balancer que des idées toutes faites, son œuvre appelle de ses vœux un débat public auquel contribuer, avec une pugnacité endurante, le carburant d'une colère en état de tension fructueuse avec son empathie. « *Always do the right thing* », enjoint solennellement Da Mayor. Mais pour un film se concluant par deux citations contradictoires, respectivement de Martin Luther King Jr. et Malcolm X, il n'est pas toujours si clair quelle serait exactement la bonne chose à faire.

Cinéaste politique, Lee est aussi un esthète urbain, un sensualiste affirmé. C'est par la technique, un style propre, qu'il transmet sa vision civique, son sens d'une collectivité menacée. Rosie Perez en danseuse-boxeuse sur un tube de Public Enemy ne fait pas figure que d'ornement au générique, ne sert pas qu'à rappeler vainement quel génie de la lumière est Ernest R. Dickerson. D'en appeler (comme il le fait souvent) aux codes de la comédie musicale lui sert, sous l'admiration pour ce genre américain, à en dévoiler la part cachée : l'influence de la danse noire, en état de récupération culturelle dans les *musical*s classiques. Il n'est pas innocent que ce soit la dévastation à la batte d'une radio portative qui serve de catalyseur à la violence conclusive. Les ponctuations d'un DJ (Jackson, tenant des propos proches de ceux qu'on pourrait prêter à l'auteur) dévoilent l'attachement communautaire à une musique, source de fierté, qui allège le quotidien... jusqu'en un monologue d'éloge via les ondes à plusieurs dizaines de figures de la musique noire américaine (de styles aussi éclectiques que Sade ou Wayne Shorter). Corps magnifiés (le passage au glaçon des courbes de Rosie Perez), couleurs avivées, mélodies imbriquées... il y a à l'œuvre une dimension d'éloge, de la vie elle-même, d'une joie estivale, de la véritable entente entre voisins. Une brute euphorie d'exister qui ne rend l'urgence politique que plus saillante, des morts évitables que plus scandaleuses. L'inaliénable force vive à répliquer au tragique du quotidien dont l'alliage a été bien perçu, dans leur hommage au film, par Abbi Jacobson et Ilana Glazer pour la version web de Broad City.

Depuis bientôt trois décennies, Lee martèle son propos révolutionnaire, donne régulièrement forme à sa rage citoyenne. Dans une période de re-politisation croissante (se cristallisant pour les Etats-Unis en des élections où les questions ethniques jouent un rôle critique), son œuvre recouvre son sentiment d'urgence. Ses derniers films témoignent de la pleine santé d'un auteur au sommet, sinon des possibilités offertes, de ses moyens personnels. Ils paraissent d'autant plus libres, audacieux que, l'establishment n'attendant plus rien de lui, Lee y fait littéralement ce qu'il veut. Rappeler la splendeur, peu discutée, d'un de ses classiques établis ne devrait pas maintenir dans l'ombre que c'est d'un cinéaste en pleine activité dont on tire le portrait. Une figure publique aux prises de positions indissociables de son métier de réalisateur. En 2016, il accueillait, en hommage à Prince, une *block party* devant les bureaux de sa production en plein centre de Brooklyn. Chris Rock, en conclusion d'une cérémonie des Oscars que Lee boycottait pour les raisons que l'on sait, convoquait le morceau emblématique de son film le plus célébré. *Fight the power !*